

ENTRETIEN | Art du XXI^e

De Ballester à Moya

A La Malmaison, à Cannes, Frédéric Ballester a choisi d'organiser un one man show pour Patrick Moya : plasticien, peintre, créateur de mondes virtuels, communicant, catalyseur d'un courant underground artistique azuréen... Cette exposition est une rencontre entre deux «atypiques» de l'Art Contemporain de cette Côte d'Azur, où toutes les intrigues s'y sont déroulées, dans la veine de la problématique lancée par la grande exposition d'été sur le territoire et l'expérimentation. C'est au moment où Moya sort son catalogue raisonné que ce centre d'art accueille une exposition pharaonique de ce franc tireur. Normal car Frédéric Ballester en est un lui-même.

Cet agitateur artistique a commencé sa carrière comme scénographe au Musée Cantini de Marseille, puis a dessiné le muséebus, installé dans toute la France par Daniel Giraudi et s'est occupé après cela de tout l'aspect pédagogique du Musée. Il est allé en faire de même à Bordeaux. C'est par hasard qu'il rencontre Jean-Roger Soubiran qui l'invite à revenir ouvrir une section Art Contemporain dans ce même musée marseillais dont il s'occupera pendant une dizaine d'années. Puis, retour à Cannes en 82 jusqu'à 88. En 89, il lance dans cette même ville une biennale à l'occasion du bicentenaire de la Révolution qui est littéralement squazée... et avec elle toutes les velléités contemporaines de la ville. Comme il le dit lui-même, ceci lui a permis de prendre de l'air, de devenir expert auprès de la communauté européenne. Un premier poste à Aix lui permet de se former juridiquement, puis un second lui ouvre les portes de la Commission Européenne... il ouvre à cette période sa propre galerie. Mais un drame familial tenit ces années (90 à 2000) qui s'annonçaient pourtant comme une alternative pour lui. Cette période aura été celle de la réflexion, du recul par rapport à ces aller-retours entre Marseille et Cannes. Et d'ailleurs, c'est à la suite de son exposition D'un rivage à l'autre (Marseille/Nice), que Bernard Brochand, député maire de Cannes, lui demande de retravailler à Cannes et c'est à partir de là qu'il a relancé des cycles d'expositions à la Malmaison. Il a adopté une stratégie «mesurée», poussant de plus en plus dans l'innovation afin de retrouver un public pour l'art à Cannes. Miro, Picasso au début, puis la mise en réseau avec d'autres centres d'Art, ou entre différents lieux remarquables de Cannes, redonnant ainsi une identité artistique à la ville du festival des festivals et un territoire pour l'expérimentation. Car il le dit très bien : «Cannes fut un haut lieu du marché de l'art jusque dans les années 60 avec de riches touristes qui l'alimentaient. Il est vrai que dans les années 80 avec les Galerie Joa-him Becker et Macé, ainsi qu'avec le Musée de La Castre et son conservateur François Nédélec, une résurgence eut lieu. Mais tout est à refaire dans ce début de siècle et il est vrai qu'à ce stade, un vrai travail de développement pourrait démarrer. Ballester aimerait surtout travailler sur la photographie qui selon lui nous propose un réel questionnement et un véritable débat face à une réalité plus que heurtée. Cette idée a germé lors d'une biennale à Pékin, où il a découvert la photographie contemporaine chinoise. «A plus impléquée dans la problématique du monde actuels, il en va de même pour les artistes japonais ou indiens qui eux aussi traitent avec ce média des sujets qui perturbent la Planète. Cette photographie, avec certains plasticiens comme Moya ou Ait, qui mixent des media (peinture, photo, internet...) sont les seul détracteurs du débat. Pour les autres et en particulier les peintres, il n'y a plus de combat si ce n'est la démonstration d'un artisanat. Bien sûr, un Combas ou un Ben sont encore en train de ferrailer, mais ils sont des exceptions dans une Europe de l'Art qui semble assoupie. Kuntz à Versailles l'a impressionné aussi.

Il semble penser que l'aventure de La Malmaison va se terminer, que ce lieu sera privatisé. Lui qui vécit l'expérience Support/Surface, qui se qualifie de «vieux» des années 70 à 80 – parce qu'à l'époque il allait tous les ans à la Documenta, à Bâle ou à toutes les Biennales de Venise, pense que le vrai travail pour les 10 années qu'il va vivre sera de travailler sur l'«Histoire du XXI^e siècle. Il pense qu'il n'y a plus d'Art Contemporain concernant cette époque, mais un Art du XXI^e siècle avec ses mouvements, ses périodes et que tout est allé tellement vite que nous connaissons le monde sans connaître son histoire: «On n'a pas compris le XXI^e siècle, on a tout à expliquer. Cela permettra peut-être aux gens de savoir comment se comporter dans ce XXI^e siècle qui démarre... et qui est bien mal barré d'ailleurs avec tous ses conflits interculturels et interreligieux». La mort de Ben Laden l'interpelle particulièrement. Devait-on le montrer? Pourquoi on faire son deuil? L'image n'eut-elle pas été trop violente? Un procès? Etait-ce possible? On ne sait pas... «Dire que l'on travaille encore sur les images des Twin Towers, et que je pleure encore quand je les revois...». Dans ce contexte, l'exposition de Moya prend un sens aigu: comme un dernier combat ou comme une ouverture au XXI^e siècle et un espoir impulsé par le mélange des modes de créations? Ce one man show est un coup d'audace, une prise de position forte, le courage de célébrer chez lui un créateur atypique sans attendre la vindicte du microcosme de l'Art qui d'après Frédéric Ballester s'est un peu endormi, tant il semble déconnecté, en Europe, des grands changements qui semblent s'annoncer aux niveaux politique, économique et climatique. Une exposition comme une ponctuation pour célébrer la fin d'un ouvrage ou simplement un changement de chapitre... A suivre. **MS**
Du 27 juin au 2 octobre, Patrick Moya, Centre d'Art La Malmaison, Cannes. Rens : 04 97 06 44 90

